Les forêts sacrées en Inde

Est-il préférable, à surface égale, de protéger une seule grande zone naturelle, ou plusieurs petites ? Les forêts sacrées sont souvent présentées comme des reliques de forêt naturelle, préservées de l'action humaine en raison du respect des traditions et de la crainte qu'inspirent les déités qu'elles hébergent.

En Inde, sur la chaîne des Ghâts occidentaux, points chauds de la biodiversité mondiale, l'Institut français de Pondichéry, l'université Lyon I et le Cirad ont mené une étude sur les forêts sacrées (*devarakadus*) dans le district de Kodagu (état du Karnataka).
Ces *devarakadus* sont des îlots forestiers entourés d'une matrice agroforestière (rizières, plantations de café). D'un point de vue scientifique, ces forêts sacrées constituent un dispositif idéal pour analyser la contribution d'un réseau de microréserves à la conservation de la biodiversité à l'échelle d'une région.

Les résultats montrent que les forêts sacrées ne sont pas les reliques de forêt vierge que l'on voudrait voir en elles. Elles hébergent effectivement une forte biodiversité (environ 20 % d'espèces en plus que des surfaces comparables en forêt protégée).
En revanche, environ la moitié des espèces endémiques des Ghâts occidentaux, à grande valeur de conservation, les ont désertées. Or, à l'heure de définir une politique pour la conservation de la biodiversité, il ne faut pas confondre quantité et qualité. De plus, près de 70 % de la surface des *devarakadus* portent des traces d'action humaine, contre moins de 3 % pour la forêt protégée.
Les forêts sacrées sont donc loin d'être des espaces où l'homme ne pénètre pas.

Dans un paysage profondément marqué par l'action humaine, ces forêts sacrées sont les éléments les plus naturels. Elles jouent le rôle de corridor biologique pour certains groupes d'organismes (insectes, oiseaux). Leur valeur symbolique et religieuse leur garantit une place dans le paysage. Elles servent aussi d'exemple pour l'éducation environnementale et la prise en compte de la biodiversité par les populations locales.

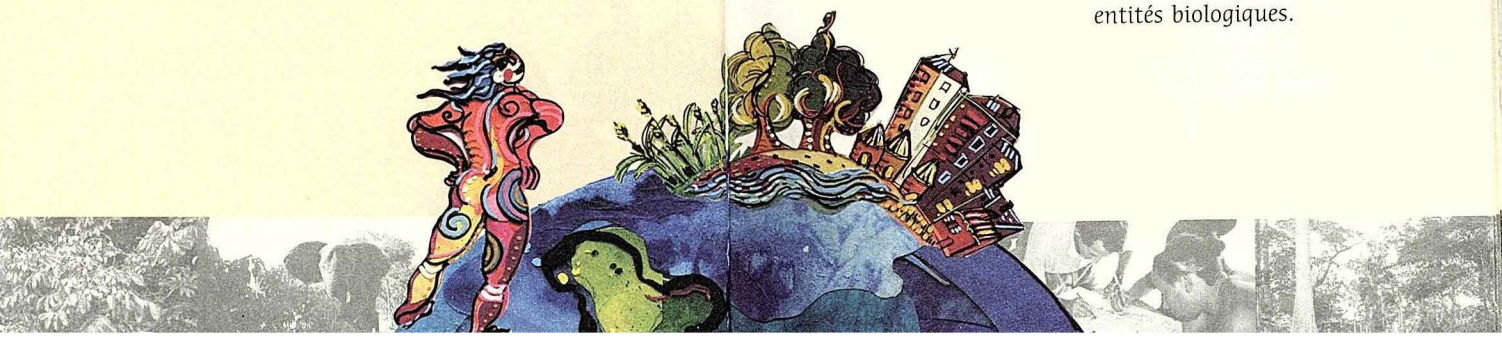
Pour en tirer des enseignements pouvant servir dans d'autres régions du monde, il faut faire abstraction de leur valeur symbolique.
Les résultats montrent que si un réseau de microréserves ne peut pas remplacer un dispositif axé sur de grandes surfaces protégées, il peut le compléter. En particulier, là où la mise en place de parcs naturels et de sanctuaires n'est pas envisageable (trop fortes densités humaines, intérêts économiques...) un tel réseau peut garantir le maintien d'un minimum naturel et permettre l'intégration de la biodiversité au sein des autres secteurs de la vie économique et sociale d'une région.

• Les Forêts sacrées sont souvent présentées comme des reliques de forêt naturelle, préservées de l'action humaine en respect des traditions et de la crainte qu'inspirent les déités qu'elles hébergent.
Une étude menée en Inde montre qu'en fait, la moitié des espèces endémiques ont déserté ces forêts et qu'elles portent des traces d'action humaine. Les forêts sacrées sont donc loin d'être des espaces où l'homme ne pénètre pas.

DK531692

Le safoutier au Gabon, histoire d'un arbre fruitier

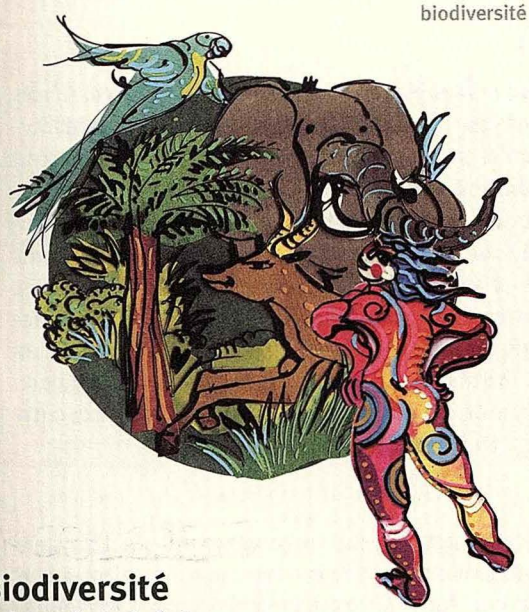
La biodiversité des écosystèmes forestiers est le produit de leur histoire et de l'influence de l'homme. Sa gestion, à l'interface entre utilisation et préservation, nécessite la connaissance de processus biologiques et humains. En partenariat avec le CNRS (Cefe) à Montpellier et le CIRMF au Gabon, le Cirad cherche à comprendre et accompagner les dynamiques sociales et biologiques à l'origine de la diversité culturelle et biologique dans les forêts tropicales, en vue de les gérer sur place. Il s'agit de comprendre comment les pratiques locales interagissent avec les dynamiques biologiques des écosystèmes forestiers pour façonner l'organisation de la diversité génétique des arbres. La démarche scientifique repose sur le postulat que les ressources biologiques renouvelables des espèces utilisées par les sociétés humaines sont à la fois des construits sociaux et des entités biologiques.



Les arbres du genre *Dacryodes* (Burseracées) sont présents dans les forêts tropicales humides d'Afrique (22 espèces). Parmi les 10 espèces présentes au Gabon, 5 sont endémiques. L'usage des fruits des espèces spontanées de *Dacryodes* dans l'alimentation humaine est connu de longue date. *Dacryodes edulis* (safoutier au Cameroun, atanga ou « beurre de brousse » au Gabon) est une espèce plantée depuis toujours, dont les fruits sont très appréciés. Le commerce régional et international des fruits du safoutier est à l'origine de nombreux échanges entre sociétés humaines et d'un fort brassage génétique.

Les études portent sur les relations entre les facteurs historiques d'évolution des couverts forestiers et l'organisation spatiale de la diversité génétique. Aucune étude n'a encore été réalisée sur la phylogéographie des *Dacryodes* dans le bassin du Congo, permettant d'évaluer l'impact de ces facteurs dans l'organisation de leur diversité génétique. En comparant, à l'aide de marqueurs chloroplastiques, la répartition à grande échelle de la diversité génétique pour l'espèce « cultivée » (*D. edulis)* et pour deux ou trois espèces spontanées des forêts gabonaises, on espère pouvoir clarifier cette diversité génétique. Les recherches, locales et régionales, évaluent l'impact des activités humaines sur la dynamique de la diversité génétique des espèces de *Dacryodes* pour lesquelles les modalités d'usage (cueillette exclusive, cueillette et récolte sur arbres plantés, plantations uniquement) sont différentes.

• Le safoutier est un arbre fruitier bien connu au Gabon et au Cameroun. Planté ici et là, on le trouve aussi en forêt naturelle. L'étude de la biodiversité génétique de ces arbres et de la manière dont l'homme a pu l'influencer est fondamentale pour améliorer l'usage que nous en faisons.



Biodiversité à la périphérie d'un parc naturel transfrontalier

Issu de la volonté politique de trois Etats d'Afrique de l'Ouest (Bénin, Burkina Faso et Niger) de gérer en commun trois parcs nationaux mitoyens, le Parc Régional W, récemment promu Réserve de biosphère transfrontalière MAB Unesco, constitue un site d'enjeu majeur pour la biodiversité. Le programme régional « Parc W-Ecopas » (Ecosystèmes protégés en Afrique Soudano-sahélienne) y a été mis en place en 2001 sur financement de la Commission européenne.

Concilier la conservation avec les systèmes agro-sylvo-pastoraux des populations qui vivent aux alentours du parc suppose d'aménager et de gérer l'interface entre l'aire protégée et les terroirs villageois. Environ 400 000 habitants et une dizaine d'ethnies sont concernés. Or, si la conservation de la biodiversité ne fait l'objet que de peu de discussions du côté des gestionnaires – puisqu'elle concerne essentiellement les populations d'espèces à fort enjeu écotouristique et les habitats nécessaires à leur fonctionnement –, il en va tout autrement au niveau des populations locales. En effet, la nature des uns n'étant pas celle des autres, parler de biodiversité signifie parler de perceptions de la biodiversité. Ceci renvoie à la notion de sociodiversité que l'on peut définir comme l'ensemble des représentations de l'environnement, des savoirs et des pratiques paysannes.

CIRAD-DIST
Unité bibliothèque
Lavalette